

Comme les anciens, au milieu des travaux les plus pacifiques, elles ont toujours leurs armes préparées pour monter la garde aux remparts de la citadelle, faire les patrouilles ou chasser l'ennemi.

Bien qu'en paix, toujours sur le pied de guerre, elles sont pourvues d'une arme formidable. Un poignard acéré, trempé sinon de curare, au moins d'acide formique, toujours mortel pour les petits ennemis, et très douloureux pour les plus grands. Ne vous exposez pas à faire une fois l'épreuve de leur colère !

Beaucoup plus agressive que l'abeille qui n'attaque les intrus qu'aux abords de sa demeure et ne pique jamais sans raison, lorsqu'elle est loin de sa ruche, la guêpe attaque parfois sans aucune cause apparente, surtout lorsque l'atmosphère chargée d'électricité agace le système nerveux de la demoiselle au fin corsage.

Cette diversité d'humeur entre les deux hyménoptères s'explique du reste assez facilement. L'abeille sait que la blessure faite à l'ennemi sera mortelle pour elle-même. Son aiguillon muni d'arêtes comme le harpon, reste presque nécessairement dans la plaie qu'il a faite, tout au moins sur les animaux et l'homme, et l'insecte ne survit pas à la perte de son dard. Aussi, comme le soldat, ne tombe-t-elle que *pro aris et focis* : pour ses enfants et sa maison.

La guêpe est, au contraire, munie d'un stylet aigu et lisse qu'elle est assurée de ne pas perdre pendant la bataille ; aussi s'en sert-elle parfois pour des causes futiles.

Aimant passionnément leur famille qu'elles défendent jusqu'à la mort, à l'abri de tout danger dans leurs demeures élégantes et commodes, habituées à la vie en commun, très sociables entre elles, les guêpes seraient certainement plus casanières si les nécessités de l'existence ne les jetaient pas dans une vie de hasards et d'aventures. Elles vivent au jour le jour, sans souci du lendemain, et celles qui savent mettre de côté quelques rares provisions pour un jour de disette sont clairsemées.

Nous verrons bientôt à quels résultats, terribles pour leurs sociétés, les conduit une telle imprévoyance.

Les guêpes, suivant les espèces, construisent leurs habitations de façons diverses, tout en employant des matériaux identiques : le *papier de bois*.

La *guêpe sylvestre* suspend son palais comme un hamac aux branches des arbres. C'est une très gracieuse montgolfière de 20 centimètres de diamètre dans sa plus grande circonférence.

La *poliste française* abrite son nid sous un toit, sous une planche, on l'attache simplement à un buisson ou contre un rocher.

La *guêpe commune* ou germanique, aime l'intérieur d'un arbre creux ou d'un vieux mur.

Il y a quelques années, M. Musset, secrétaire perpétuel de l'Académie de La Rochelle, me fit prévenir qu'on avait découvert dans le grenier d'une maison située au numéro 24, de la rue des Quatre-Sergents, un énorme nid de guêpes. Je m'y rendis aussitôt et me trouvai en face d'un nid de guêpe germanique de dimensions fantastiques : 1m, 20 de long sur 0m,60 de large et 0m,50 de hauteur.

Ce nid était fixé, par le sommet, aux planches de la toiture et reposait sur une grosse poutre de la charpente. Il était gris clair, recouvert de pièces concaves, en forme de coquilles, s'imbriquant comme des tuiles et ne se touchant qu'à leur sommet et sur les bords. L'intérieur était composé de gâteaux superposés, aux alvéoles hexagonales.

C'était, fort heureusement, pendant l'hiver : le nid n'était plus habité, il fut donc facile de le descendre pour le placer au muséum Fleuriau où il se trouve encore.

Mais, si l'on considère qu'un nid de dimensions normales voit naître, dans le courant de l'année, une moyenne de 30,000 guêpes, celui-ci, de dimensions huit fois plus grandes, avait dû donner naissance à 240,000 sujets.

Quoi qu'il en soit des différents sites choisis par la guêpe germanique pour l'établissement de sa demeure, il est certain qu'elle préfère, par dessus tout, les catacombes qu'elle creuse elle-même. Étudions-la plus à fond, les mœurs de toutes sont les mêmes, je les ai fréquentées toutes trois.

Les polistes ont poussé la complaisance jusqu'à construire leur nid, pendant trois années de suite, sous une planche fixée près de ma fenêtre à leur intention. (J'avais mis pour les attirer les restes d'un vieux nid cueilli sous une tuile.)

Il est plus facile qu'on ne le croit d'attirer près de soi les êtres en apparence les plus sauvages. Il suffit souvent de leur présenter un endroit propice pour construire leur nid.

Je me souviens de la surprise que me témoignèrent, un jour du mois de juin 1906, deux professeurs de la Faculté des sciences de Bordeaux. Ces messieurs, m'ayant honoré d'une visite à la campagne, furent étonnés de voir, dans mon jardin, de vraies familles de mésanges à tête noire, de grimpereaux, de torcols, et même de la jolie petite mésange bleue. Ces oiseaux voltigeaient à un mètre de nous sur les arbres, sans témoigner aucune inquiétude. On les sentait chez eux. Mes invités eurent vite l'explication du mystère lorsque je leur montrai, fixées à tous les gros arbres, des bûches creuses percées d'un trou d'entrée, que j'avais placées là, plusieurs années auparavant. Ces chambres de luxe, offertes gratuitement, avaient été vite occupées et l'étaient, depuis, régulièrement chaque année.